

# *Les Hommes Oignons*

*Esteban Moreno Corral*

*Copyright © 2022 Les Éditions de la Trémie*

*ISBN : 978-2-493402\_05\_9*

## *À tous les Hommes oignons*

*« Est-ce que la vérité n'a pas dix-sept enveloppes comme les oignons ? »*

**Paul Claudel**

*« Quand on épluche des oignons, il faut en même temps penser à quelqu'un qu'on aime  
bien et qui est mort, sans quoi ce sont des larmes perdues »*

**François Cavanna**

# PREMIERE PARTIE

*Première couche*

## CHAPITRE 1

Il est tôt. Il fait encore nuit. Mon train démarre dans quatorze minutes. Mettre les vestes. Nouer les lacets. Vérifier les collations dans les cartables. Prendre mon ordinateur. Ne pas oublier mon sac. Se regarder une dernière fois dans le miroir, voir si on est présentable. Motiver mon grand pour son contrôle de mathématiques. Rappeler à mon petit d'être sage à l'école. Embrasser une dernière fois pour la journée mon mari. On pourrait s'embrasser plus tard, c'est vrai. On pourrait. Mais pourrait-on le faire sans attirer les regards ? Pourrait-on le faire sans être un spectacle ? Pourrait-on le faire sans rien revendiquer ? Sans heurter personne ? Le pourrait-on seulement ? Non. Et on le sait bien. Alors on profite de notre « *maison bunker* » pour déposer sur les lèvres de l'autre tout l'amour que l'on emmagasine en public et qu'on ne peut exhiber.

Évidemment que je pourrais l'embrasser dans onze minutes sur le quai de la gare ! Aux yeux de tous ! Mais je ne me l'autorise pas. Depuis cet hiver mille neuf cent quatre-vingt-cinq, j'en ai enlevé des couches à mon oignon. Pour me révéler, pour dire qui je suis. Je n'ai plus envie de strip-tease identitaire. Pas comme ça, pas là ! Pourtant, tout le monde sait que nous nous aimons. Je le revendique, j'en parle, je le vis. Mais pas physiquement. Pas aux yeux de tous ! Ça, ça nous appartient.

Le train pour Bruxelles va démarrer dans neuf minutes. Je suis toujours chez moi, chez nous, chez eux. Ils courent partout mes garçons. Les yeux à moitié ouverts. Une chaussure au pied, l'autre dans le fond du couloir. Les parents, ça s'énerve, ça crie, ça aime, ça protège, ça dit « *attention à la marche, il a neigé, elle est glissante* ». Et puis, ça tombe. Oui, ce jour-là, je suis tombé. Épaule déboîtée.

Le compte à rebours s'est arrêté. Tout s'est figé. Le regard de mes enfants. Leurs émotions. Choqués en face d'un père qui n'est plus si fort, si droit. Le compte à rebours s'est arrêté. Je bascule dans une

nouvelle réalité. Je n'aurai pas le train aujourd'hui. Je n'irai pas à Bruxelles. Je ne serai pas en face de mes élèves dans une heure. Je ne vais pas courir prendre mes photocopies pour les distribuer à ma petite bande d'adolescents. Je ne vais pas rester debout dans le tramway à un centimètre d'une inconnue. Je ne vais pas porter mon sac à dos, rempli de copies à corriger. Je ne vais pas voir mes collègues, me plaindre du système éducatif et rêver encore une fois d'une école pour tous ! L'ascenseur social. Non, aujourd'hui je serai absent.

Mon mari entend ma chute. Il court, parcourt le couloir et me voit à terre. Les rôles sont changés. Il reprend les commandes. C'est lui qui va gérer la situation de crise. Me relever, me rassurer. Rassurer les enfants. Les déposer à l'école. Me déposer aux urgences. M'embrasser, me serrer et me voir m'éloigner de la voiture. Moi, je pleure, je crie, j'exprime ma frustration. J'ai déjà compris que cette chute aura un impact pour le reste de mon année. Au revoir ma formation de réflexologie. Au revoir mes footings qui me défoulent. Au revoir les chorégraphies de Shakira qui me vivifient. Au revoir mon métier d'enseignant que j'aime tant pour un certain temps.

Chuter, ce n'est pas anodin. C'est perdre le contrôle. C'est devenir passif face à son existence. La vie veut-elle me dire quelque chose ? Veut-elle me faire passer un message ? Je crois comprendre. Saisir ce qu'elle pourrait me dire. STOP ! Voilà, elle veut me dire stop. Elle veut me dire « *profite de ce que tu es, de ce que tu as* ». Elle veut dire « *tu as le droit de ne rien faire, juste de vivre* ». Mais pourquoi à moi ? Pourquoi ? Parce que je vais avoir la force de me relever ? Parce que j'aime les défis ? La nouveauté ?

« *Monsieur, monsieur !* » J'entends. « *Comment allez-vous ? Voilà, votre épaule a été remise.* » Il poursuit : « *Donc luxation de l'épaule droite* ». Je suis dans une pièce sans fenêtre. La lumière est artificielle, agressive, froide. Mes paupières ont du mal à rester ouvertes. Il rajoute : « *Voici un certificat médical pour quinze jours, puis vous ferez une radio de contrôle* ». J'ai du mal à sortir de mon état d'endormissement. « *Ah oui, je vous ai pris rendez-vous avec un chirurgien-orthopédiste. Est-ce que quelqu'un vient vous chercher ? Est-ce que ça va aller ?* »

Oui, on vient me chercher. Lui. Il. L'amour de ma vie. Oui, ça va aller. Je vais traverser le parking. Rejoindre notre voiture orange. Rentrer et l'embrasser. Peu importe les regards. Je m'en moque. J'ai eu peur. J'ai eu mal. Me blottir contre son corps. Sentir son odeur. Respirer au même rythme que son cœur. Je vais le laisser gérer. Me gérer. Gérer la route remplie de neige. Ne pas intervenir. Le moins possible. Ne pas faire de commentaires sur sa conduite. Ne pas pleurer. Ne pas planifier. Regagner notre maison bunker, centre de convalescence. Lire mes textos. Écouter mes messages vocaux. Prévenir mon supérieur. Me poser. M'asseoir. Me laisser gagner par le vertige du néant, du silence, de n'avoir rien à faire. Et comprendre. Comprendre que ma vie s'est mise entre parenthèses en deux secondes pour un petit temps. Et l'accepter. De toute façon, je n'ai pas le choix. Mon premier réflexe est de me demander ce que je vais faire de tout ce temps. Que pourrais-je bien en faire ? Regarder des séries sur Netflix, chanter sur Smule, lire, écouter toutes les playlists sur Spotify, ... Finalement, doit-on toujours faire quelque chose ? Dois-je être productif à tout prix ?

Je vais m'asseoir dans mon fauteuil en rotin. Je vais penser, réfléchir, apprécier le temps qui passe. Je suis un automobiliste en panne. Je me mets sur le côté. Mon triangle posé. Ma chasuble enfilée. Je fais confiance à la vie. Elle me dira quand je pourrai reprendre l'autoroute de mon existence.

## CHAPITRE 2

Je ne sais pas où je vais. Je ne sais pas à qui j'écris. Je ne sais pas pourquoi j'écris. Je lâche prise ! Pour une fois. JE LÂCHE PRISE ! Peut-être que tout aura du sens, une fois mes souvenirs réunis comme la couverture en patchwork de ma mère. Peut-être que je vais tout effacer une fois tout écrit. Je n'en sais rien ! Je mens. C'est à toi que j'écris. C'est à toi que je pense. C'est à toi que mon cœur s'est donné pour la première fois. Le coup de foudre. Et quand je dis le mot foudre, je pense à tonnerre, à catastrophe naturelle, à l'amour en miettes.

J'ai fait ma vie depuis ce jour-là. Je t'ai oublié. Je t'ai aimé en cachette sans que tu le saches. Tu as fait ta vie. Tu ne m'as pas attendu. Tu as coupé tous les biais de communication entre nous. Sans raison. Pour te protéger ? Te protéger de moi ? Mais qu'allais-je faire ? Prendre le dessus sur toi ? T'aimer ? Te révéler ? Je n'ai pas les réponses. J'ai seulement les questions.

Inspirer, expirer. Faire le vide ! Ne penser à rien. Prendre conscience de sa respiration. Je m'endors. Je dors. Je ronfle. On me réveille. Je recommence, j'essaie à nouveau. Inspirer, expirer. JE FAIS LE VIDE ! JE NE PENSE À RIEN ! Je bâille, je m'endors, je dors, je rêve. Et tu es là ! Oh ! Tu es là ! C'est simple la vie dans les rêves. Tu me parles de moi. De ce que je représente pour toi. Ton amour est une sensation agréable sur moi. Il a le goût de la vanille. Je retombe en enfance. La glace à la vanille. Elle coule sur mes doigts et défie le soleil de mes vacances sudistes. Le sud, mes origines, mes grands-parents. Vingt heures de route. Le ciel bleu. Je suis bien !

Je me réveille. La séance de méditation en pleine conscience arrive à sa fin. Je reprends le métro. Mon tapis de sol à la main. Je consulte ton profil Facebook. Je le regarde pour la centième fois. Mais je ne vois rien. Nous ne sommes pas amis. L'a-t-on été un jour ? En tout cas, je l'ai cru. Non. En fait, j'ai toujours cru qu'on s'aimait. Que tu m'aimais ! Et qu'un jour tu allais me le dire avec des mots. Parce que tes yeux me



l'ont dit ce jour-là.

Aujourd'hui, j'ai trente-six ans. Ce jour-là, j'en avais douze. Il y a des jours comme ça où tout peut changer. Je pars, au matin, petit déjeuner dans le ventre pour affronter une nouvelle journée. L'aventure. À cet âge-là, tout est aventure. Oser parler, regarder les gens dans les yeux, l'acné ! Tout est défi et apparence. Tout est en devenir. On sort de cette zone de confort qu'est l'enfance pour ce monde compliqué des hormones, des étiquettes et des appartenances.

Ce matin-là, je n'appartenais à rien ! Même pas à moi peut-être. Mais j'avais hérité de mon enfance cette capacité à faire face à toutes les menaces ou tous les changements qui pouvaient tenter de m'atteindre. Est-ce qu'on s'est choisis ? Est-ce que j'ai forcé le destin ? Est-ce que j'y ai déjà cru plus que toi dès la première seconde ? C'est clair, moi j'y ai cru. J'ai su. J'ai su que notre rencontre allait déterminer le reste de ma vie ! Tu n'as rien fait. Tu ne fais jamais rien.

Ce soir-là, j'étais différent. Personne ne le voyait. Mais moi je le savais. C'était mon secret. À tout jamais. J'étais changé ! Tous les jours suivants ont eu du sens. Chacun à sa manière. Ta rencontre est un tatouage. Indélébile, mais invisible. Je suis le seul à avoir accès à ce souvenir. Un tatouage on l'a sur la peau. Il a fait mal. Mais quoi qu'il arrive, il est là pour toujours. Il nous verra changer, mûrir, vieillir, même mourir. Mais il sera toujours la preuve d'un moment important, notable que l'on a eu envie de figer. Entre nous, rien n'est resté immobile. Au contraire, nous nous sommes aimés d'amitié, peut-être plus. Puis plus rien. Néant. Notre chemin a été dévié. J'ai accepté ce vide.

J'ai dix-huit ans. Et je le sais. Je sais qui je suis, qui je vais aimer, qui j'aime. Tu es mon meilleur ami. En fait, c'est l'appellation autorisée. Aujourd'hui, je dirais que tu étais mon premier amour. Pourtant, il ne s'est rien passé. Je veux dire physiquement. Dans mon cœur, c'était le Vésuve, Hiroshima, Tchernobyl. Le printemps qui se réveille après un long hiver. La lumière au bout d'un tunnel. Une explosion hormonale. Une évidence. Ce mot je vais souvent l'utiliser. L'évidence. C'est fou comme une évidence peut ne pas être partagée. Naïf, j'étais persuadé que ton cœur cognait comme le mien depuis quelque temps et qu'il

fallait les libérer. Nos cœurs ! Alors, je me suis dit que je devais le faire. Les libérer. Ce fut ma pire décision, je crois, et sans doute la meilleure. Il est quatorze heures. Dimanche. Il ne se passe rien. Comme tous les dimanches. Je fais ton numéro. Enfin, celui de tes parents. J'appelle du poste fixe. Je demande à te parler. Je suis stressé. J'ai toujours été courageux. Je l'ai en moi. Héritage de mes ancêtres. Je suis fort. À l'époque, je ne le sais pas encore. Je ne te laisse pas parler. Comme toujours, je prends la place, trop de place. Volubile, excentrique, en fait j'ai dû te faire peur. Je l'ai lâché. D'un coup, sans prévenir. « *Je t'aime Clément ! Et pour toujours !* »

C'était simple, clair, brutal et tellement sincère. Ne me demande pas pourquoi ! Ne me demande pas comment ! Ne me parle pas d'orientation sexuelle. Je ne veux pas ton sexe. Je ne l'ai jamais voulu. C'était secondaire pour moi. Je voulais ton âme, tes yeux dans les miens, ton amour tout simplement.

Quatorze heures et quinze minutes, ma première chute. Je tombe de haut. Et l'évidence n'est plus. Tu veux rester mon ami. Rien de plus, rien de moins. Je l'accepte. Je sais qu'un jour on ne se parlera plus. Le temps va nous séparer, nous éloigner, nous prouver que rien n'est écrit. Alors, pendant quelques années encore, j'accepte d'être cet ami labellisé et accepté aux yeux de tous. Et puis, un jour comme tu es rentré dans ma vie, tu en es sorti. Sans prévenir, sans préavis, sans explication. Une amitié qui s'est essoufflée. Encore aujourd'hui, je cherche le pourquoi du comment.

J'essaie de me souvenir. Pourquoi ça n'a pas pris ? Pourquoi l'étincelle ne s'est pas transformée en feu ? La chaleur d'un amour réconfortant qui aurait mené à un foyer ou à un divorce. Ou à quelque chose ! Je ne comprends toujours pas aujourd'hui. Peut-être que ça devait être ainsi. Ça aussi devait être écrit.

Ce livre n'est pas sur toi. Sur cet amour qui n'a pas pris. Non, il est sur tout ce qui est arrivé ensuite en écho au passé. Il parle des couches que l'on épiluche, nous les économes de la vie !

## CHAPITRE 3

Mon père me dépose. Je pense qu'il a toujours fait ça. Il m'a pris puis m'a déposé dans les bras de ma mère. Plus tard, il m'a déposé dans les bras de mon institutrice. Ensuite, il m'a déposé à ma première surprise-partie, à ma première compétition de natation, à mon premier camp de scout. Mon père, il est là. Malgré toutes ses imperfections, il est là. Aujourd'hui, je sais qu'il a peur. Quand on est papa, on a peur pour ses enfants. À trente-six mois, comme à trente-six ans.

Je descends de la voiture, traverse tout le parking de l'hôpital et me rends à ma consultation avec un médecin spécialisé en chirurgie orthopédique. Dès le hall d'entrée, tout est organisé, millimétré, préparé. Il n'y a pas de place à l'improvisation. On prend un ticket. On s'assoit. On attend son tour. On se lève. On donne sa carte d'identité. On répète dix fois son identité, son adresse. On paye. Là, le jeu de piste commence. Salle d'attente trois, couloir B, étage deux. On se rassoit. Et on attend !

Une gentille infirmière sort d'une toute petite pièce. Elle m'appelle. Elle doit avoir l'âge de ma mère, quelques kilos en trop. Elle est enveloppante, rassurante. De l'autre côté se trouve le docteur. Je ne le vois pas, un mur les sépare. Une porte est entrouverte. Je l'entends. Sa voix est grave, charmante, aguichante, profonde. Je devine tout de suite à son accent de l'Est, ses origines. Est-il russe, polonais, bulgare, roumain ? Peu importe. Mes oreilles de professeur de français, spécialisé dans l'apprentissage du français pour des élèves primo-arrivants, m'ont tout de suite mis sur la piste.

Les gens intelligents m'ont toujours impressionné. Les médecins, avocats, ingénieurs, pharmaciens, professeurs. J'ai grandi avec cette fascination. Les diplômés. Le diplôme. En fin de compte, j'en aurai un de diplôme. Et là, je vais réaliser que l'intelligence est multiple et pas

toujours cachetée à l'aide d'un sceau universitaire sur un papier carton de haute qualité. Parfois, l'intelligence est dans un regard, une attitude, un combat, des convictions.

« *Monsieur Moreno* ». Il roule le R, appuie sur la lettre E. Sa voix est grave, mystérieuse, sublime. Sa voix m'emporte, me prend, me cajole. L'intelligence devient secondaire. Elle n'a plus d'importance. Un truc vient de se passer. Une évidence. Une rencontre qui marquera mon existence. On ne se verra plus. Peut-être encore une fois. Je l'ignore. Mais cette voix restera marquée en moi. J'ai l'impression qu'il me connaît. Qu'il sait comment faire pour me rassurer, pour obtenir quelque chose de moi ! En est-il conscient ? Mesure-t-il vraiment l'effet qu'il me fait ?

Le couperet vient de tomber. L'opération est nécessaire. Je passe de quinze jours à quatre mois sans avoir la possibilité de travailler, de sortir, de courir, de conduire. Bref, de vivre. Quinze jours, c'est le néant. C'est le vertige. Le désert. Mais quatre mois ! QUATRE MOIS !

Je n'ai pas le temps de réfléchir. L'hôpital, ça vous prend en charge et vous aspire dans son rythme effréné. Ça vous fait revenir à la réalité. Au rationnel. Aux choses pratiques. Je dois redescendre. Me rediriger à l'accueil. Reprendre un ticket. Encore attendre. M'asseoir. Me relever. Redire bonjour. Réexpliquer mon histoire. Patienter à nouveau. Confirmer les faits. Signer. Réserver une chambre. Choisir une date pour l'opération. Planifier. Réfléchir. Et accepter la suite des choses. La digestion émotionnelle ce sera pour plus tard. Quand je serai seul face au silence. Quand je serai dans ma maison que je peine à moderniser, à payer, à rénover. Mon cocon que j'ai rêvé, choisi, idéalisé, fantasmé. À présent, je veux être partout, excepté là.

C'est peut-être bien là mon problème. Toujours vouloir être à la seconde d'après. Toujours imaginer la suite. Vivre dans le futur. Avoir hâte de l'instant d'après. Dans mes plus lointains souvenirs, j'ai toujours fonctionné ainsi. C'est peut-être une manière de ne pas être déçu du présent, de minimiser les petites galères du quotidien. D'exister tout simplement. Ce n'est pas l'arrivée qui m'intéresse dans un chemin. Mais c'est le fait de marcher, d'être en mouvement. Stagner

me fait peur ! Le coup de départ m'excite, le reste n'a pas d'importance !

Je sors. Je retrouve ma liberté. Je sens l'air frais sur ma peau. Je retrouve ma respiration. Mon père m'attend. Il est là. Dans sa voiture. Son regard s'inquiète. Je le connais par cœur mon père. D'accord, je vais lui dire. Je vais lui dire que le simple contrôle est devenu une visite préopératoire. Je vais lui dire de ne pas s'inquiéter. Je vais faire semblant d'être fort. Je ne vais pas lui montrer que j'ai peur. En tout cas, je vais essayer. Il me connaît aussi par cœur. Vais-je arriver à dissimuler mes peurs ? Vais-je arriver à lui mentir ? Est-ce un réel mensonge ?

La voiture démarre, la musique meuble le silence. Nous regagnons mon village. Nous ne nous parlons pas beaucoup. Mon père et moi, nous ne nous parlons jamais beaucoup. Je me sens soutenu. Je me sens important. Protégé ! J'ai de nouveau six ans et mon papa surprotecteur est là pour moi. D'une certaine manière, je vois qu'il aime ça. Pouvoir s'occuper de moi. C'est vrai que depuis longtemps j'ai l'habitude de me débrouiller, de faire sans lui et sans ma mère. D'être le moteur de la famille, le médiateur, l'animateur façon Club Med. Ça doit être frustrant pour des parents de sentir que son enfant n'a plus besoin de vous. Frustrant, mais aussi réconfortant. Pour moi, c'est agréable de sentir leur présence. De savoir qu'ils sont là. En fait, ils ont toujours été là ! Je l'avais oublié. Je régresse. J'en profite.

Il me dépose. Comme il sait le faire. La musique est coupée et le silence devient pesant. Il me dit quelques mots en espagnol. Je suis touché en plein cœur. Je lui dis au revoir. On se quitte !

## CHAPITRE 4

*« Sale pédé ! Tapette ! Les garçons, ça ne pleure pas ! Les garçons, ça ne joue pas à la poupée ! Enculé ! »* Je continue ? Est-ce que ça vaut la peine de déployer tout le catalogue des insultes ? Est-ce que ça fait mal ? Est-ce que j'en ai souffert ? Est-ce normal de connaître le mot « pédé » avant « homosexuel » ? Je le déteste ce mot. En fait, ce mot m'a accompagné toute mon enfance et une bonne partie de mon adolescence. Toujours le même. Quelle pauvreté de vocabulaire ! Ce n'est que plus tard que je ferai la rencontre de tous ses synonymes. C'est bien plus tard, que je verrai que l'on peut vivre son homosexualité, la revendiquer, s'épanouir. C'est bien plus tard ! D'abord, il y aura des océans de larmes. Des traversées de déserts émotionnels. Des tas de questions que je ne pourrai jamais poser.

J'ai douze ans. Je suis en classe. Vendredi. Conseil de classe. Nous sommes tous assis en rond. On aborde les problèmes rencontrés en classe. On va parler de moi. Je suis un problème. L'intervention de l'instituteur part d'une bonne intention. Peut-être pas ? Pourtant, ce professeur m'a aidé. Il y a comme ça des enseignants qui marquent votre parcours, qui réveillent en vous quelque chose qui dormait. Je ne lui en veux pas. Mais quelle violence dans mon corps, dans tout mon être, dans ma tête !

À l'ordre du jour, moi ! Moi et ma féminité, moi et ma particularité, moi et ma sensibilité, moi et mon incapacité à être invisible. Parce que c'est bien là le problème. Ma différence était tellement claire pour tout le monde sauf pour moi. Impossible de me déguiser, de dissimuler. De me cacher. Mais comment peut-on faire semblant ? Comment peut-on se cacher quand on ignore, soi-même, qu'il y a quelque chose à cacher ? On ne sait pas que l'on est différent ! On ne sait pas qu'un garçon qui joue avec des filles ce n'est pas normal. On ne sait pas que peut-être à une rue de chez vous deux hommes ou deux femmes s'aiment au

quotidien à l'abri d'une haie de lauriers. On ne sait pas que chanter du Lara Fabian vous met dans une case. On ne sait pas que ça gêne toute la famille lorsqu'à cinq ans vous êtes habillé en Sévillane, une robe rouge avec des volants, dans le salon de votre marraine et que vous tournez sur vous-même. On ne sait pas qu'un Homme oignon se protège avec toutes ses couches au lieu de les dévoiler. On ne le sait pas, je ne le savais pas.

À douze ans, nous sommes en chantier. Mes fondations pas encore consolidées. Je me retrouve face au groupe classe. On appelle cela un conseil de classe. J'appelle ça un procès. Les diverses plaidoiries ont lieu, se passent. Chacun a son mot à dire, sa méchanceté à vomir, sa lâcheté à cacher. La conclusion est toujours la même. Il faut se respecter, respecter les autres, me respecter, vivre ensemble. J'ai douze ans et le vivre ensemble c'est un concept en construction. C'était bien gentil de vouloir m'aider, de mettre des mots sur mes maux. Mais très vite, je me suis rendu compte que les mots devaient être mis en sourdine. Que tous les mots qui pourraient en une fraction de seconde, sortir de ma bouche, à l'aide de mes cordes vocales, seraient trop durs à entendre, trop forts, violents ! Alors inconsciemment, je me tais. En attendant. En attendant que mes interlocuteurs puissent les recevoir. Les entendre, les comprendre.

À partir de ce moment, je développe un mécanisme de protection. Je me répète sans cesse dans la tête : « *Je ne suis pas pédé, je ne suis pas pédé.* » Alors que je le suis. Non, j'aime les garçons. Non, pas tous. Pas pour le moment. Mais je pourrais en aimer un. Éperdument, passionnément, follement. Mais je sais qu'il est trop tôt. Je sais que je ne peux pas descendre dans la salle à manger et le dire. Le crier ! Encore moins le vivre. C'est en train de germer en moi. Ça viendra. Ça poussera. Mais pour le moment, c'est invisible et ça me convient bien.

On défait le cercle. On range les chaises. On remet les bancs de classe. On retrouve sa place. Je retrouve la mienne. Elle s'appelle solitude. Je vais vivre dans ma tête des aventures magnifiques. Seul. Je vais les rêver. Je vais les fantasmer au point parfois d'avoir du mal à identifier le réel de l'imaginaire, le vrai du faux, à distinguer ce qu'on veut pour moi

de ce que je désire réellement !

J'ai toujours eu cette sensation au fond de moi quand j'étais enfant. Cette sensation de force et de courage qui ne se voyait peut-être pas. J'ai toujours senti que c'était là, en moi. Comme un volcan qui attend. Alors, j'ai attendu. J'ai attendu avant de pouvoir m'affirmer, m'aimer, me faire confiance et me vivre comme je suis. Même si vous avez les ingrédients nécessaires pour faire un plat, vous n'avez pas toujours la manière de le réaliser. Mon instituteur de l'époque m'a permis sans le savoir, d'organiser mes ingrédients. Les assembler avec les bonnes quantités, dans le bon ordre et avec la bonne technique. Il n'est pas le seul. Mais il a été celui qui m'a permis de me refaire confiance. De croire en moi. Oser. Ne pas s'excuser d'être là et avancer.

Quelques années plus tard, je l'ai croisé. Il avait tellement changé ! Ou est-ce moi qui avais pris de l'assurance ? Je n'étais plus du tout impressionné. Même un peu déçu. Son charisme n'était plus là. Le charisme, peut-il disparaître du jour au lendemain ? Comme les mètres carrés de la maison de vacances de mon enfance ? Cette maison blanche, rurale, baignée de soleil du matin au soir. Elle me paraissait si grande quand j'avais six ans. Que s'est-il passé depuis ? Est-ce que les gens qui vieillissent perdent des centimètres carrés de gentillesse, de clairvoyance et de prestance ? Il ne m'a pas reconnu, je pense. Deuxième déception. J'étais tellement persuadé d'avoir été sa réussite professionnelle. Il a fait semblant de me raccrocher à un vague souvenir. Troisième déception. Je n'étais donc pas si important. Si inoubliable.

Je ne lui en veux pas. Je ne lui en veux pas non plus de ne plus savoir qui je suis. Je ne lui en veux pas d'avoir été maladroit face à la classe. De ne pas m'avoir protégé davantage. Non au contraire. Je suis reconnaissant. Il m'a aidé sans le savoir. J'en avais besoin. Plus tard, j'ai appris qu'il était atypique, hors normes ! Que son histoire était fragile, marginale ! Là, j'ai compris. J'ai compris notre connexion, ma tendresse amicale pour cet homme. Peut-être même l'envie d'être cette personne un jour, de jouer ce rôle.



## CHAPITRE 5

Ça y est. J'y suis ! C'est le jour J. Il me dépose, mon bel amour, sur le parking. Le parking de l'hôpital est aussi froid que le reste du bâtiment. Le blanc comme code de pureté, de fraîcheur, de microbes tués. Ce blanc qui veut vous rassurer dès l'entrée « *ne vous inquiétez pas, ici on ne s'amuse pas. On n'a pas le temps de mettre des couleurs. Ici, c'est sérieux. Ici, vous allez guérir !* ». Ce blanc-là me fait peur. Je n'y crois pas. C'est du marketing. J'aime les couleurs. Le jaune soleil, le vert fougère, l'orange mandarine. Chez nous, c'est blanc. Mais un blanc chaud. Ce blanc qui vous prend dans les bras dès l'entrée. À ce moment-là, je donnerais tout pour qu'on me prenne par le bras, qu'on me serre, qu'on m'étouffe. Chez nous, le blanc est coloré par tous les objets multicolores chinés, récupérés, troqués par-ci, par-là. Ils ont une histoire, un passé glorieux, des fêlures. Je les aime ! J'aime l'idée de leur donner une seconde ou même troisième chance. Chez moi, je n'ai pas peur ! Chez moi, je suis protégé ! Chez moi, je fixe les règles du jeu !

« *Le quarante-deux* » ! Crie sur un ton agacé ! J'ai dû être dans mes songes l'instant d'une seconde. Je me lève. Je la vois. Elle me regarde avec ce regard qui veut dire « *j'ai répété deux fois, vous n'êtes pas seul, on y va, on se secoue* ». « *Bonjour, madame, je viens, car on m'opère aujourd'hui* ». « *Carte d'identité, quel est votre médecin ?* ». « *Vous habitez à la rue des Libertés* » ? « *Comment vous appelez-vous* » ? « *Quand êtes-vous né* » ? L'interrogatoire commence. Ce n'est que le début ! Je ne le sais pas encore. Mais jusqu'à la table d'opération, je vais décliner sans relâche mon identité, ma date de naissance. Je suis des chiffres. Je suis une opération. Je suis un patient. Je suis un « OUI » écrit au feutre noir sur l'épaule droite à même la peau. Je suis tétanisé par la peur !

Grand couloir blanc. J'avance. J'arrive dans le service orthopédique. J'attends. Une infirmière vient à moi. Elle est gentille. Elle me semble

douce. Elle est accueillante ! L'interrogatoire des questions identitaires recommence. J'ai envie de disserter. Qui suis-je ? Le sait-on vraiment un jour ? Sommes-nous définis par ce que les autres pensent de nous ? « *Monsieur, monsieur* » ! Le réel refait surface. Je suis dans ma chambre. À moitié nu. Et ç'a été vite ! Moi qui suis pudique. Moi, qui ai des principes. Me voilà, là. Une pièce de quinze mètres carrés. Blanche. En face de moi, un autre patient. Je me réfugie vite dans « *la salle de bains* » sans douche, sans bain. « *Il faut enlever son slip, monsieur* » ! Enlever mon slip. Mais pourquoi ? Pour qui ? Le docteur aura-t-il un meilleur accès pour opérer mon épaule droite sans ce bout de tissu qui cache mon bout de tout ? Je m'exécute. Ici, le libre arbitre a cédé sa place au pouvoir de l'Institution. Ici, je ne réfléchis plus. J'ai faim. Je n'ai plus rien avalé depuis hier soir. Mais c'est la consigne et moi, j'obéis.

Je suis allongé. C'est l'étape d'après. On est à l'hôpital, c'est que l'on est malade, donc on se couche et on attend. Quelqu'un viendra bien assez tôt vous chercher. S'occuper de vous ! Les minutes sont longues, silencieuses, angoissantes, oppressantes ! Je suis envahi par le stress et la solitude ! Qu'il vienne enfin pour de bon, le docteur à la voix grave. Qu'il vienne me chercher ! Qu'il me prenne sur ses épaules et traverse tout le service ! Je serais son trophée, sa victoire, son défi, sa mission du jour. Je crois que le médicament « *pour se détendre* » commence à faire de l'effet. Je divague !

Soudain, il arrive. Le beau docteur aux yeux vert menthe à l'eau. Il est là. Je suis intimidé. Entre nous, le rapport est faussé ! Le syndrome de la blouse blanche. Je suis paralysé. Et pas que physiquement ! Mes neurones grillent. Court-circuit cérébral. Plus de répartie. Plus rien. Que veut-il ? Pourquoi vient-il à mon chevet ? Veut-il me dire quelque chose ? Va-t-il se mettre à nu et enlever toutes les couches qui le constituent ? Je veux des réponses. Je veux la réponse. Je ne veux pas jouer. Je suis marié, aimé, épanoui ! Je veux juste retrouver mon épaule. Il part.

L'infirmière entre à nouveau. Elle n'a vu personne. Pas de médecin. Aucun passage. Ai-je rêvé ? Ou bien ai-je fantasmé ce moment ? Mais non. Je ne suis pas fou quand même ! Je ne délire pas ! Il était là.

Silencieux avec son regard profond. Je le sais ! Mais, je ne peux le prouver. Elle dit « *monsieur, le docteur ne se déplace jamais avant une opération ! Vous ne le verrez même pas au bloc opératoire, vous serez déjà endormi quand il arrivera* ». Je renonce à ma version. Je la crois. On m'accompagne au bloc. Et j'attends. Dans un couloir froid, blanc, seul ! L'histoire se répète. Les infirmières sont en réunion. J'entends les revendications et l'agonie du corps soignant. Tout d'un coup, illumination. Je cherche partout, sur moi et dans mon lit, une trace du passage du spécialiste. A-t-il laissé un mot ? Un objet ? Un symbole inscrit sur le drap ? Rien ! Pourtant, j'y crois à ce jeu de piste. Qu'est-ce qu'on gagne à la fin ?

Le bruit revient vers moi. La foule se remet au travail. Mon corps n'est plus qu'un instrument. Intraveineuse, piqûre et échographie. Je change de lit. Dernière fois qu'on me demande mon identité. Je ne le vois toujours pas. Il n'est pas là. Va-t-il vraiment m'opérer ? Je respire une dernière fois dans le « *ballon* ». Mes yeux se ferment. Il fait tout blanc !